

## Vivre

de Anise Postel-Vinay  
avec Laure Adler

Paris, Grasset, 2015, 128 p., 12,90 €

En lisant ces Mémoires, il m'est revenu qu'Anise Postel-Vinay m'avait appris beaucoup de choses sur « Grete », Margarete Buber-Neuman, il y a près d'une trentaine d'années. Discrète, modeste, elle n'avait guère parlé d'elle-même lors de notre entretien. Mais j'avais été frappé par la force du lien qui l'attachait à l'ancienne compagne de Heinz Neumann que je voulais rencontrer. Les années infernales les avaient liées à jamais.



Anise, donc, depuis 1940, « faisait quelque chose » contre les Allemands. À ce sujet, on n'est pas peu surpris d'apprendre sous sa plume qu'elle ne se percevait pas comme « résistante », que ce terme-là n'était pas utilisé alors et ne le fut pas avant 1945.

Elle faisait partie d'un réseau qui fournissait des renseignements militaires à

Londres. Elle se fit prendre le 15 août 1942 et fut déportée à Ravensbrück. Anise Postel-Vinay évoque ses rencontres avec Geneviève de Gaulle, avec Margarete Buber-Neuman, avec Germaine Tillon et sa mère.

Les nazis considéraient que le seul traitement à appliquer à ces adversaires du national-socialisme était l'élimination. Pas d'expériences médicales pour les prisonnières françaises et encore moins pour les Allemandes : du fait de leurs conceptions racistes, celles-ci étaient pratiquées surtout sur les Polonaises. On inoculait par exemple le tétanos à celles que les SS appellent les *kaninchen*, les lapins.

Les dernières semaines du camp furent les plus difficiles. De plus, les communistes de Ravensbrück apprirent par les détenues qui venaient d'être transférées d'Auschwitz que les « Anges du Ciel » qu'étaient à leurs yeux les soldats soviétiques, ceux-là même auxquels elles vouaient « une admiration sans borne », violaient systématiquement les femmes, y compris les détenues à leur sortie du camp.

Ces *Mémoires* sont lisibles aujourd'hui – même les viols des femmes allemandes sont largement reconnus. Il est difficile d'imaginer les difficultés rencontrées par leur auteur à se faire entendre, dans les jours et les mois qui suivirent la Libération. Le désintérêt pour ce qu'elles avaient vécu l'avait accablée presque autant que les malheurs subis par sa famille.

Pierre Rigoulot

## Une enfance dans la gueule du loup

de Monique Lévi-Strauss

Paris, Seuil, coll. « Librairie du  
XXI<sup>e</sup> siècle », 2014, 240 p., 17,00 €

La future épouse du grand ethnologue raconte ses séjours en Allemagne nazie, de 1938 à 1945. Étonnante période pour s'installer outre-Rhin ? En effet. L'auteur est d'abord envoyée en septembre 1938 dans une famille de la Ruhr pour perfectionner sa connaissance de l'allemand. Puis, son père s'étant entêté à exercer en Allemagne son métier d'ingénieur spécialiste des coffrages métalliques, toute la famille, avec femme (juive) et enfants s'installe sur la rive droite du Rhin, à Wesel, en aval de Dusseldorf.



Nous sommes en mars 1939 ! Pacifiste, le chef de famille ne pouvait ou ne voulait pas croire à une nouvelle guerre – celle qui s'était déroulée de 1914 à 1918 avait été trop terrible. Il se croyait d'ailleurs d'autant plus protégé qu'il était porteur d'un passeport belge...

Nous vivons donc, avec Monique, âgée

alors de 13 à 19 ans, la vie de l'Allemagne nazie et des Allemands – les nazis et les autres – pendant toute la durée de la guerre. Il serait monstrueux de dire qu'elle eut une guerre heureuse, mais enfin, hormis les bombardements alliés, qu'elle fuyait bien sûr mais dont elle espérait bien qu'ils feraient plier les nazis, la vie était presque belle pour cette adolescente. Qu'on juge du caractère atypique de la situation : sa mère ne fut pas inquiétée (elle jura seulement par écrit qu'elle n'était pas juive) et son père, arrêté pendant cinq mois, fut relâché puis reprit son travail. Elle évoque aussi des discussions sur *À la recherche du temps perdu* et les relations chaleureuses avec des amis qui la conseillent et la font progresser dans l'étude de la langue allemande. Rien ne filtre des sentiments de cet entourage envers le nazisme. On retiendra par exemple la scène étonnante d'une tablée totalement silencieuse lorsque, pendant un repas dans une pension de famille où se trouve Monique, est transmis à la radio un discours de Hitler ou de Goebbels. Seule la peur de trahir des sentiments hostiles ou insuffisamment favorables au régime était perceptible... Sans doute est-ce un autre écho des réactions de la population qu'a laissés Victor Klemperer, auquel d'ailleurs Monique Lévi-Strauss se réfère avec émotion. Affaire de milieu, sans doute : l'attitude de la population allemande apparaît diverse à en croire le témoignage de cette dernière. Le moule totalitaire était encore loin d'avoir atteint son but fusionnel<sup>[1]</sup>.

Monique Lévi-Strauss témoigne aussi de la lassitude des soldats allemands revenant de France en 1944: «La guerre est finie, on ne se battra plus pour rien!» osent-ils dire ouvertement alors que les nazis en appellent à la résistance à outrance. L'épisode le plus tragique du livre est sans doute le bombardement par erreur de prisonniers du camp de Buchenwald travaillant dans une carrière près de Weimar. La descrip-

1. L'atteint-il jamais, d'ailleurs? On se souvient de la réflexion de Michael Walzer: «Tout totalitarisme est un totalitarisme manqué», pour souligner que le totalitarisme se définit plus par une visée, un mouvement, que par sa coïncidence avec l'idéal-type.

tion des victimes, mortes ou blessées, est insoutenable.

De retour en France, l'auteur reprendra ses études de médecine, fréquentera les conférences des philosophes, critiques littéraires, médecins ou artistes importants de l'époque: Éric Weil (directeur de la revue *Critique*), Jean Starobinski, Jean Wahl, etc. Elle fréquente André Masson, Sylvia Bataille et Jacques Lacan avant de rencontrer Claude Lévi-Strauss en 1949. «C'est ici que s'arrêtent mes confidences», écrit-elle à la dernière ligne de l'ouvrage. PR

## La haine et la honte.

### Journal d'un aristocrate allemand 1936-1944

de Friedrich Reck-Malleczewen

Paris, La Librairie Vuibert, 2015, 288 p. 19,90 €

Ce journal parut en Allemagne une première fois discrètement en 1947, puis en 1964 avec un grand succès – obtenu en partie grâce à l'appui que lui apporta Hannah Arendt. On est loin ici de la vision quelque peu irénique de Monique Lévi-Strauss: l'ouvrage est celui d'un homme qui a compris dans quelle tragédie le national-socialisme entraînait le peuple allemand.

On peut sans doute trouver la bordée d'insultes lancées à Hitler – un vrai feu d'artifice! – impressionnante mais peu propice à l'analyse du national-socialisme: «pygmée», «impuissant», «schizophrène ivre de puissance», «macaque», «vieille ordure», «esprit médiocre» rempli de haine

«comme quelqu'un né dans un lit de rencontre», «gorille hargneux» constituent un maigre échantillon.

En fait, la violence verbale est à la mesure de la violence effectivement en cours en Allemagne: l'abrutissement par la propagande est une violence contre l'intelligence et la culture allemande. La surveillance, les arrestations, les emprisonnements et les internements sans procès, une autre violence, contre le droit et contre les personnes.

Cette violence verbale de l'auteur vise aussi à s'opposer à l'appropriation et au détournement de la langue par les nazis. C'est une manière de la revitaliser en quelque sorte.

Les insultes de Reck-Malleczewen appartiennent souvent au registre de la psychologie. Le point est d'importance: l'État nazi, comme les autres États totalitaires, ignore la dimension individuelle, psychologique de chaque homme. Faire ressortir les tares, réelles et supposées du Führer, c'est rappeler un registre volontairement ignoré par le pouvoir et mettre ainsi en cause *in vivo* une des caractéristiques propres au totalitarisme.



Reck-Malleczewen ne s'en tient pas là. En rapprochant l'État nazi de l'État des anabaptistes de Münster, constitué quatre siècles auparavant, il souligne que certaines conditions sont nécessaires pour construire un tel État: la coupure du reste du monde, des institutions spécifiques, la défense exaltée d'une idéologie qui dicte à la population la conduite à tenir. La psychologie n'est pas absente cependant: aux yeux de Reck-Malleczewen, l'idéologie imposée à tous semble en effet un voile commode pour la brutalité, l'avidité et la grossièreté des dirigeants.

Cette avidité sans retenue, Reck-Malleczewen constate dans l'Allemagne des nazis en

1940 et même en 1941 au moment de l'attaque contre l'URSS. Certains rêvent même déjà de l'Inde!... Le début de l'année 1943 marque selon lui un indéniable tournant. Curieusement, il ne parle pas de Stalingrad mais du débarquement anglo-américain en Afrique du Nord. La peur, à partir de cet événement, commence à gagner, dit-il. L'arrogance recule.

Mais l'industrie et l'armée veulent poursuivre quand même leur folle entreprise guerrière.

Où l'on voit mentionner une autre source de développement du nazisme: l'industrie moderne, la technique des moyens de communication façonnent en effet aux yeux de l'auteur une humanité nouvelle où l'individu, déraciné, disparaît au profit des masses, dont les plaisirs et aspirations sont de plus en plus fabriqués de toutes pièces et uniformisés.

On a enfin, chez ce protestant converti au catholicisme, la conscience que le Mal est à l'œuvre et que, de ne pas avoir voulu le reconnaître, les Allemands vont beaucoup souffrir. C'est pourtant, dit-il un ou deux ans avant la fin de la guerre, ce qu'il doit souhaiter à sa patrie pour qu'elle puisse retrouver le chemin de la civilisation. Terrible paradoxe.

Reck-Malleczewen refusa toujours de coopérer avec les nazis. Lui qui était romancier refusa de répandre l'antisémitisme officiel. Fin 1944, il refusa aussi de répondre à l'ordre de levée en masse et fut interné à Dachau où il mourut en février 1945.

PR